

20
centimes
LES
LIVRES ROSES
POUR LA JEUNESSE
N°
226
LA TIRELIRE
MERVEILLEUSE
LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6e)
LE VOLUME, 20 CENTIMES; FRANCO, 25 CENTIMES

VOLUMES PARUS

AVIS IMPORTANT

Tous les volumes ci-dessus continuent à être vendus 15 centimes jusqu'à épuisement des stocks actuels. — Les numéros qui manquent à cette liste sont épuisés et ne seront réimprimés qu'après la guerre.

Voir dans le numéro suivant la liste des

Livres Roses de la Guerre

Pour paraître le 1er Juin 1918

No 227 — **Le Vaillant petit Napolitain.**

LES LIVRES ROSES POUR LA JEUNESSE

LA TIRELIRE MERVEILLEUSE

par H.-Pierre LINEL



12 Gravures

LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS
13-17, RUE MONTPARNASSE. — SUCCLE : RUE DES ÉCOLES, 58

Aux Lectrices et Lecteurs des *Livres Roses*

La *Tirelire merveilleuse*, dont vous allez lire la captivante histoire, n'est pas un conte, c'est une réalité vivante.

Vos petits camarades de Paris, qui habitent les quartiers populeux de Montmartre, l'ont vue, touchée et ont déjà bénéficié de ses bienfaits.

Ces chers petits passent une grande partie de leur existence en des logements étroits, obscurs, souvent malsains ; ils y végètent comme de pauvres plantes condamnées à vivre à l'ombre.

Quel bonheur s'il était possible de quitter ces noires prisons et de s'ébattre en plein soleil, à la campagne, dans la forêt ou au bord de la mer !

Quelques généreuses personnes ont essayé de favoriser cet ardent désir de vie joyeuse.

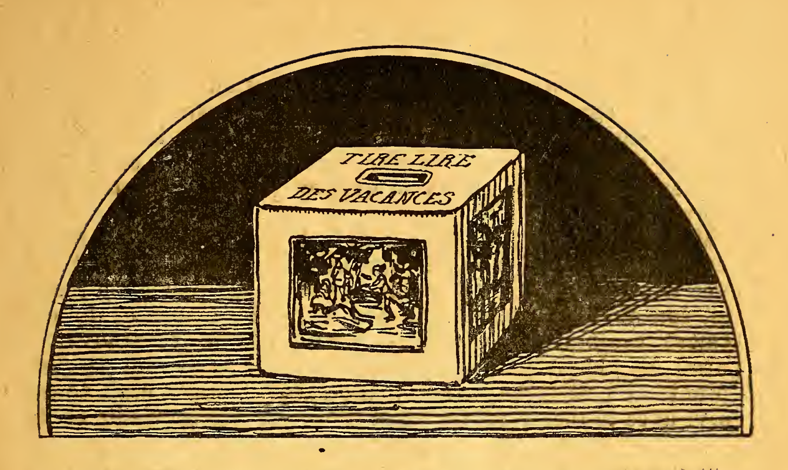
Aux mamans qui le demandent on offre la *Tirelire des Vacances* et on dit aux enfants : « Voulez-vous passer quelques semaines au grand air ? Privez-vous chaque jour d'un petit plaisir, évitez une dépense inutile ; que la pièce de deux sous qu'on vous donne, au lieu d'aller chez le confiseur ou le marchand de jouets, tombe dans la tirelire et, au bout de l'année, vous aurez la somme nécessaire pour prendre le train... Deux sous par jour, c'est 36 fr. 50 à la fin de l'année.

Votre papa, votre maman, vos petits camarades plus fortunés vous aideront à compléter ce qui manquerait au dernier moment...

Enfants, qui voulez passer de belles vacances à la campagne, hâtez-vous d'avoir votre tirelire ! (1)

---

(1) S'adresser, pour plus amples renseignements, à M. le Dr Dinet, directeur-fondateur de l'Œuvre de la Tirelire des Vacances, 11 *bis* rue Cernuschi, u à Mme Schneit, secrétaire, 61, rue de Clignancourt, Paris.



LA TIRELIRE MERVEILLEUSE

I. — LA VISITE DU MAJOR BIDDIG

C'était dans un village de l'Aisne occupé depuis longtemps déjà par les Prussiens, mais qui s'était toujours trouvé en dehors des batailles. Et cela semblait bon de voir des maisonnettes entières dont les toits n'avaient pas été décapités, ni les murs troués par les obus.

Mais, si les demeures étaient restées solides, elles n'en avaient pas moins souffert de l'occupation ennemie. Tout ce qui avait une valeur quelconque avait été volé, en commençant par l'or et en finissant par le cuivre. Et, selon les ordres reçus, les Allemands avaient ravagé les jardins et les champs avec autant de sauvagerie que de méthode. Il ne restait plus un arbre fruitier !

Ce jour-là brillait un soleil radieux annonçant le retour du printemps, et le contraste était pénible entre cette gaîté lumineuse de la nouvelle saison et la tristesse désolante qui se dégageait de tous ces champs sans arbres et de tous ces pauvres jardins dévastés.

Dans l'une des plus coquettes maisons de ce village dont le jardin n'avait pas été plus épargné que les autres, deux enfants se poursuivaient gaîment, tout à la joie de cette belle journée printanière. Paul et Georgette ne songeaient guère aux pénibles et graves conséquences de la terrible guerre qu'avait si

injustement subie et si vaillamment soutenue la France. Ils étaient à l'âge où l'on oublie vite et où l'on espère toujours. Ils s'étonnaient même de la tristesse empreinte sur le doux visage de leur grand-père qui, du banc où il était assis, suivait leurs jeux sans ce sourire qui ne le quittait presque jamais avant la guerre.

M. Leurnier était le plus aimable des vieillards et le meilleur des grands-pères. Il adorait Paul et Georgette qui étaient venus avec leur mère habiter chez lui, pendant que leur papa remplissait son devoir de soldat. Heureusement les nouvelles du soldat étaient toujours bonnes, et le grand-père ne se trouvait pas parmi les plus à plaindre puisqu'il avait près de lui ses petits-enfants et leur mère en excellente santé, et qu'il était toujours servi avec le même dévouement empressé par sa vieille et fidèle domestique Adèle qui faisait partie de la famille, et qui, tout en bougonnant, gâtait Paul et Georgette dont elle avait élevé le père.

Ce qui empêchait maintenant M. Leurnier de sourire, c'est qu'il subit pendant de longs mois l'occupation prussienne et qu'il avait toujours devant les yeux son jardin dévasté, ses champs ravagés, et surtout ses arbres disparus, ces beaux arbres pour la plupart, plantés par lui-même, dont il recueillait chaque année avec tant de fierté tous les fruits. Jamais il ne pardonnerait aux Prussiens cette inutile barbarie à l'égard de la terre, et, si M. Leurnier restait insensible aux cris joyeux de ses petits-enfants qui se poursuivaient gaîment sous le soleil, c'est qu'il songeait à ce qu'il faudrait de temps pour orner sa propriété de nouveaux arbres. Et il savait bien qu'il aurait disparu de ce monde avant que le mal ne fût réparé, avant que les traces de tout ce pillage méthodique et barbare ne fussent effacées !

La vieille Adèle qui est restée solide malgré ses soixante-dix ans, vient de rejoindre d'un pas alerte son maître à qui elle dit :

— Le polichinelle veut vous parler.

— Qu'est-ce qu'il me veut encore ! demande M. Leurnier en fronçant les sourcils.

— J'ignore, répond Adèle en haussant les épaules. Tout ce que je sais, c'est qu'il est en grand uniforme et qu'il a l'air encore plus singe et plus mauvais que d'habitude.

— C'est bien, décide M. Leurnier, fais-le entrer dans le salon. J'y vais tout de suite. »

Celui que la vieille Adèle désignait ainsi sous le nom de « polichinelle » n'était autre que le major Biddig qui, depuis le début de l'occupation allemande, avait élu domicile dans la maison



DEUX ENFANTS SE POURSUIVAIENT GAIEMENT

de M. Leurnier. Il s'était réservé la plus belle chambre et il avait exigé qu'on laissât son ordonnance Otto aller et venir partout, et à toute heure, dans la maison.

Otto était une sorte de brute au sourire bête et aux gros yeux ahuris, avec une grande barbe rouge, et qui, pendant les longs mois de l'occupation, n'avait pu apprendre qu'un seul mot français, « merci », qu'il prononçait « merzi » et qu'il répétait à tout propos.

Quant au major Biddig, Adèle n'exagérait pas trop en le traitant de « polichinelle » et de « singe ». Il avait vraiment une apparence grotesque. C'était un petit homme qui ne portait pas de barbe, dont la grande bouche était toujours pincée méchamment et dont le petit nez pointu soutenait de lourdes lunettes d'or. Son menton était aussi pointu que son nez, et sa voix avait toujours un accent rageur. On aurait dit qu'il ne décolérait pas d'être si petit et si laid. Avec cela, il disparaissait dans un uniforme trop grand, et son sabre, beaucoup trop long pour lui, traînait toujours derrière ses petites jambes avec un bruit de casserole.

Il était aussi rusé et méchant qu'il était laid.

Il connaissait admirablement le français et ne perdait jamais une occasion de tenir devant ses hôtes des propos désagréables ou menaçants. Avec autant de persévérance que d'hypocrisie il avait confié à son ordonnance Otto le pillage de la maison où il était logé, le félicitait chaque fois qu'il pouvait voler quelque chose, que ce soit du sucre ou de l'argenterie.

Paul et Georgette, qui se moquaient tout à leur aise du gros Otto à qui ils pouvaient tenir en face les plus malicieux propos sans qu'il en comprît un mot, se sauvaient habituellement à la vue du major Biddig. Ils avaient trop peur de lui rire au nez, tant il leur paraissait ridicule, et ils le savaient capable de se venger cruellement de la plus innocente des plaisanteries.

Quand M. Leurnier entre dans son salon, il y trouve le major Biddig installé dans un fauteuil et fumant un énorme cigare le plus insolemment du monde.

« Vous désirez me parler ? demande M. Leurnier sans paraître remarquer l'attitude grossière de son visiteur.

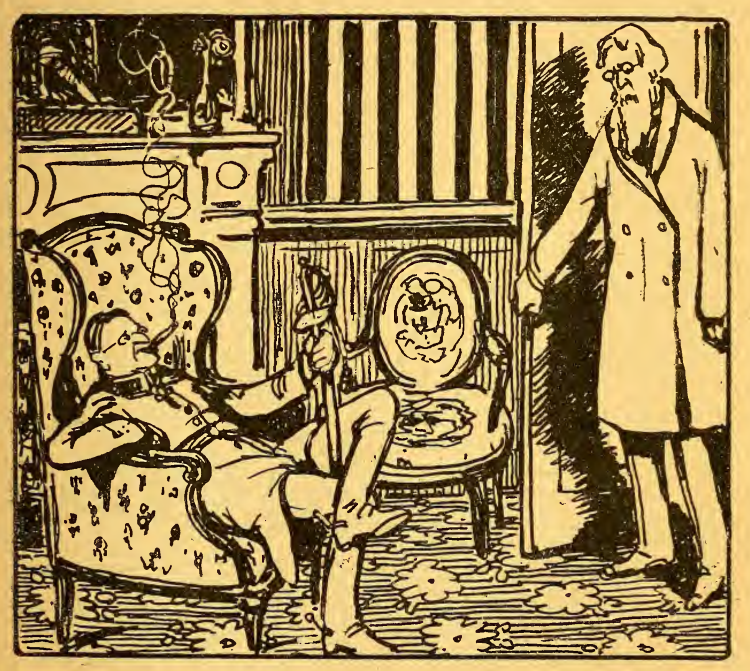
— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, déclare le major de sa petite voix rageuse. Nous partons demain.

— Pour longtemps ?

— Départ définitif, proclame le major Biddig entre deux bouffées de son cigare.

— C'est en effet, une excellente nouvelle, dit M. Leurnier sans se départir de son calme, et je vous remercie d'avoir bien voulu m'en faire part.

— En l'honneur de ce départ, continue l'officier prussien qui se lève et fait traîner bruyamment son grand sabre sur le parquet, je tiens à vous avertir qu'on va lever dans le village une



LE MAJOR BIDDIG ÉTAIT INSTALLÉ DANS UN FAUTEUIL

dernière contribution. Vous êtes inscrit pour la faible somme de cinq cents francs.

— Vous savez très bien, explique M. Leurnier, de son ton le plus tranquille, que, depuis longtemps déjà, les habitants d'ici n'ont plus un sou à eux, pas plus moi que les autres.

— Il y a l'argent que l'on montre et celui que l'on cache, dit le major Biddig en hochant la tête. Or, cette dernière contribution porte sur l'argent que l'on cache.

— Je ne vous apprendrai rien, déclare M. Leurnier d'une voix ferme, en vous disant que votre ordonnance Otto n'a pas laissé un coin de cette maison qui n'ait été fouillé par lui. Il a même pris tout ce qui avait une certaine valeur. Et s'il n'a pas pris d'argent, soyez certain que c'est parce qu'il n'en a pas trouvé.

« Je vous avouerai même, très franchement, que j'aurais presque compris, en tout cas excusé, que vous retourniez mon jardin en tous sens, comme on l'a fait, pour y découvrir un trésor.

« Tandis que fouiller la terre pour en arracher les arbres, et jusqu'aux racines, c'est là un procédé qui sous-entend une bien étrange culture...

— Je crois que vous faites de l'esprit, interrompt le major en frappant violemment le parquet de sa botte. Je vous en dispense. C'est de l'argent que je vous demande. Vous dites que vous n'en avez plus...

— Je profite même de l'occasion que vous m'offrez, interrompt M. Leurnier sans se troubler, pour vous confier qu'après votre départ il ne me restera rien, absolument rien, pour me nourrir, moi et ma famille...

— Ne vous inquiétez pas, dit le major Biddig en allant vers la porte. On vous laissera, comme aux autres habitants, trois jours de vivres.

« Maintenant, un bon conseil : si, par hasard, vous retrouviez dans un coin un peu d'argent, faites en sorte de me l'apporter avant que mes hommes ne le découvrent. Sans quoi, il vous en cuirait ! »

Et, sur cette menace, le major Biddig quitte le salon en faisant cogner son sabre contre la porte et les murailles.

Le soir, en prenant sa place à la table de famille, avec sa belle-fille Marthe et ses petits-enfants, M. Leurnier a l'œil plus brillant que d'habitude ; il porte haut la tête et il a retrouvé son bon sourire d'autrefois.

Paul et Georgette ne s'y trompent pas.

— Grand-père a une bonne nouvelle à nous annoncer, dit Paul.

— Parle vite, grand-père, supplie Georgette. »

Alors M. Leurnier, se penchant affectueusement vers ses petits-enfants, avoue :

« On ne peut rien vous cacher. C'est vrai, j'apporte une fameuse nouvelle. »

Et, baissant la voix, il dit en pesant tous ses mots :
« Les Prussiens s'en vont demain, et pour tout à fait.
— Et ce n'est pas trop tôt ! crie une voix bourrue ».
C'est la vieille Adèle qui fait son entrée dans la salle à manger portant un superbe poulet rôti :
« Celui-là, déclare-t-elle en posant le poulet sur la table, ce



C'EST LA VIEILLE ADÈLE QUI FAIT SON ENTRÉE DANS LA SALLE A MANGER

n'est pas les Prussiens qui le mangeront. Et puisqu'ils partent demain, c'est fête ce soir.
— Mais d'où vient ce poulet ? questionne M. Leurnier agréablement surpris.
— D'un poulailler souterrain que ce gros bêta d'Otto n'a pas su dénicher, explique Adèle en clignant ses petits yeux malins. »

Déjà Paul et Georgette battent des mains surtout que la vieille servante ajoute :

« J'avais même caché de la farine et j'ai fait de la galette. »

A ce moment, l'ordonnance Otto traverse la salle à manger portant des paquets. C'était son habitude d'entrer sans avertir dans les pièces où se trouvait réunie la famille. Il manifestait ainsi qu'il était le maître, ou plutôt qu'il servait le maître. Et le major Biddig lui recommandait toujours de se montrer le plus possible brutal et indiscret.

La famille Leurnier n'y faisait du reste plus attention d'autant plus qu'elle savait le gros Allemand incapable de comprendre un mot de français.

Et toujours l'apparition d'Otto permettait à Paul et à Georgette une de leurs plaisanteries préférées.

Comme Otto s'était arrêté, reniflant avec envie l'odeur du poulet, Georgette s'avance vers lui et lui dit de son air le plus aimable :

« Vous en voudriez bien pour votre dîner, mais ce n'est pas pour votre gros nez !

— Merzi ! répond Otto de confiance. »

Alors Paul lui crie avec un petit geste amical :

« C'est demain que tu t'en vas ; ça, c'est un bon débarras !

— Merzi ! » répond le gros Prussien avec empressement.

Et il s'en va en saluant comme si l'on venait de le combler de compliments.

« Vous avez tort de vous moquer ainsi de lui, intervient la maman, s'il allait vous comprendre.

— Il est trop bête, s'écrie Paul en riant. Il ne sait dire que « merzi ! ».

— Il n'a qu'à être moins indiscret, ajoute Georgette. Il vient toujours quand il ne faut pas. C'est bien le moins qu'on s'amuse un peu à ses dépens.

— Et puis, conclut Paul, il nous a assez volés !

— Pour ça, oui ! » ne peut s'empêcher d'approuver M. Leurnier.

Et il redevient songeur et tout triste.

« Il ne faut pas te chagriner, grand-père, intervient Georgette, puisque les Prussiens s'en vont...

— C'est que je pense à l'avenir, explique M. Leurnier. Oui, les Prussiens s'en vont. Mais ils ont tout pris dans la maison. Ils ont ravagé mon jardin et ils ont déraciné tous mes arbres. Et c'est bien triste à mon âge de constater toutes ces ruines sans

avoir même la consolation de pouvoir y remédier. Car il faudra du temps avant que tout ce mal ne soit réparé. Si seulement j'avais un peu d'argent, je me mettrais tout de suite à la besogne... Enfin, n'y pensons pas trop... A demain, Marthe. Bonne nuit, mes chéris. »

Et, comme chaque soir, après avoir embrassé sa petite famille, le grand-père remonte à sa chambre.

Alors, pendant que leur mère travaille, Paul et Georgette regardent des livres, et la vieille Adèle vient, avec son tricot, prendre place, pour la veillée, sous la lampe familiale.

Mais, ce soir-là, au lieu de feuilleter leurs livres, Paul et Georgette chuchotent avec animation.

« Qu'est-ce que vous complotez ? demande la maman en interrompant son travail.

— Mère, avoue Paul, c'est un gros secret. Mais tu vas le connaître. Tu as entendu, tout à l'heure, grand-père se lamenter parce que son jardin était détruit et qu'il n'avait pas d'argent pour y mettre tout de suite de nouveaux arbres. Eh bien ! Georgette et moi, nous en avons de l'argent...

— Beaucoup d'argent ! interrompt Georgette avec un grand geste.

— Et demain, nous le donnerons à grand-père, promet Paul.

— Il sera bien surpris et bien content, déclare Georgette en battant des mains.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? interroge la maman très intriguée.

— C'est la tirelire ! s'écrient les deux enfants d'une seule voix. »

Et Georgette, poussant son frère du coude, lui dit :

« Raconte, toi, tu sais mieux. Et puis c'est toi qui as eu l'idée le premier. »

II. — LA TIRELIRE DES VACANCES

Alors, pendant que la maman écoute, attentive et curieuse, et que la vieille Adèle interrompt de temps en temps son tricot pour admirer les « deux petits », Paul, tout rouge d'émotion, fait la confidence suivante que Georgette souligne de grands signes d'approbation :

« Tu te rappelles, petite mère, qu'un peu plus d'un an avant la guerre, tu nous avais emmenés tous les deux à une causerie

d'un docteur qui parlait sur les vacances. Et ce docteur disait : « Vous voudriez bien, mes enfants, aller l'an prochain en voyage « pendant vos vacances, et voir de nouveaux pays, voir la mer. « Eh bien ! cela dépend de vous. Il y a des œuvres de colonies « de vacances qui permettent de passer trois semaines à la mon- « tagne ou au bord de la mer pour trente-cinq francs. C'est « une grosse somme, pensez-vous, que trente-cinq francs. Peut- « être, s'il faut la trouver tout d'un coup. Mais cela fait deux « sous par jour. Ce serait donc deux sous à mettre quotidien « nement dans une Tirelire de Vacances... »

— Et une dame qui était à côté de nous, interrompt Georgette, avait fait remarquer que les enfants heureux qui pouvaient s'offrir d'agréables vacances devaient penser aux enfants pauvres qui sont obligés de rester tout l'été à Paris. Et elle ajoutait qu'avec une tirelire pleine de sous on pourrait envoyer, pendant un mois, un enfant pauvre à la campagne.

— En sortant de cette conférence, reprend Paul, Georgette et moi, nous nous sommes promis d'avoir notre tirelire pour envoyer chacun un petit Parisien en vacances.

— Et même, rappelle Georgette, on nous avait donné à chacun une belle tirelire avec de jolies vignettes qui représentaient des enfants passant leurs vacances à la ville ou à la montagne ou au bord de la mer.

— Je me souviens très bien, dit la maman, et vous avez rempli vos tirelires des vacances et vous avez fait deux heureux qui vous ont écrit de gentilles lettres de remerciement vous racontant leur joie d'avoir pu profiter, eux aussi, du grand air.

« Et j'étais très contente de votre idée. D'abord parce que cela a développé chez vous l'esprit d'économie et aussi la volonté de réussir ; enfin parce que c'était très bien à vous, qui passiez chaque année d'agréables vacances chez votre grand-père, de penser aux autres enfants moins heureux que vous : c'est ce qu'on appelle de la solidarité.

« Mais, continue la maman en souriant, cela ne m'explique pas l'argent dont vous parliez tout à l'heure.

— C'est là notre gros secret, dit Georgette. Nous étions si contents d'avoir fait deux heureux avec nos Tirelires des Vacances que nous avons décidé, tous les deux, sans le dire à personne, de réunir dans une seule tirelire beaucoup d'argent, le plus d'argent possible, pour faire encore plus d'heureux.

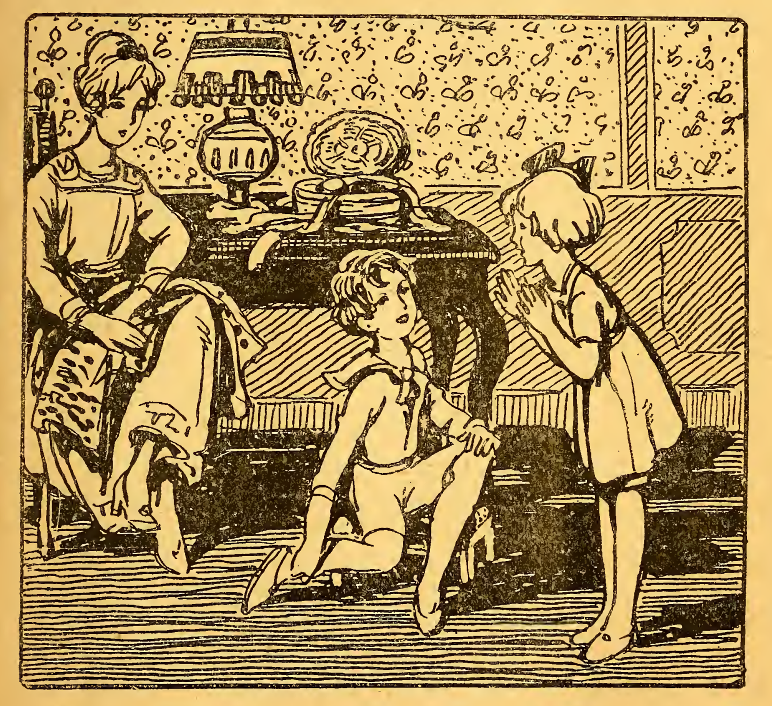
— Et nous avons mis beaucoup d'argent dans notre tirelire. déclara fièrement Paul. Songe donc, chacun vingt sous par

semaine, sans compter les cinquante francs pour notre fête...

— Et les louis d'or que papa nous a donnés quand il est parti,

— Et les dix francs, chaque fois que j'étais premier à la classe, ajoute Paul.

— Et aussi l'argent des bonbons et des gâteaux qu'on n'a pas achetés... Et, déclare Georgette en secouant sa petite tête,



DEMAIN MATIN, NOUS DONNERONS LA TIRELIRE A GRAND-PÈRE

comme il y a eu la guerre, cela fait plus de trois ans qu'on la remplit notre tirelire.

— Si bien, conclut Paul en montrant des chiffres sur un bout de papier, qu'il y a aujourd'hui dans notre tirelire cinq cent soixante-cinq francs. C'est un chiffre, cela !

— Les chers mignons ! ne peut s'empêcher de s'écrier

vieille Adèle en admirant Paul et Georgette qui sont tout fiers de leur idée et tout heureux du joyeux étonnement de leur mère.

— C'est une grosse somme ! s'écrie la maman qui savait bien que ses chers petits amassaient depuis longtemps leurs économies mais qui n'aurait jamais cru à un résultat aussi merveilleux, et qui avait du reste un peu oublié cette histoire de tirelire au milieu de tant d'événements dramatiques.

— Et demain matin, dit Georgette en battant des mains, nous donnerons la tirelire à grand-père aussitôt les Prussiens partis, pour qu'il s'achète des arbres et qu'il refasse un beau jardin.

— Mais où donc est-elle, votre tirelire ? questionne la maman intriguée.

— Bien cachée, explique Paul en souriant. Et le gros Otto a pu fouiner partout sans la découvrir.

— Elle est, dit Georgette en montrant la cheminée, entre trois grosses briques à droite. Nous la retirerons demain.

— Les braves petiots ! s'écrie la vieille Adèle en joignant les mains. Ils sont plus malins, et meilleurs que nous !

— Chut ! fait la maman en reprenant son travail sous la lampe. Voici Otto !

— Bah ! s'écrie gaîment Georgette, il ne comprend rien et ne voit rien. Il n'y a pas besoin de se gêner avec lui.

— Qu'est-ce que vous venez encore faire ici, à pareille heure ? demande la vieille Adèle en jetant au gros Prussien des yeux furibonds. Vous êtes aussi gênant que vous êtes bête, et ce n'est pas peu dire !

— Merzi ! » répond Otto en s'inclinant.

Et, sans autre explication, il prend deux vieux chandeliers en cuivre qui se trouvaient dans un coin de la salle et les fourre dans un paquet.

« Ils ne laisseront rien après eux ! grogne Adèle. Quelle bande de pirates !

— Bah ! ils s'en vont demain, c'est le principal. Du calme ! » conseille la maman en prenant le bras de la vieille servante qui voulait s'interposer.

Alors Georgette qui griffonnait sur un bout de papier, dit avec son plus gracieux sourire à Otto qui s'en allait :

« Pour être un bon soldat il vous manque l'honneur,
« Il ne vous manque rien pour être un grand voleur ! »

— Merzi ! s'écrie Otto en voyant tout le monde sourire et en s'imaginant sans doute qu'il est l'objet d'un aimable compliment.

— Maintenant, déclare la maman en se levant, nous allons nous reposer. »

Et, embrassant tendrement ses deux enfants, elle leur dit : « Je suis contente de vous. Vous avez fait preuve de patience et de volonté. Et vous avez bon cœur.

— C'est grand-père qui sera content quand on cassera la tirelire et qu'il verra tout ce qu'il y a dedans ! » s'écrie Georgette.

Tout en riant, la petite famille monte se coucher, heureuse de savoir que, le lendemain, les Prussiens allaient partir.

Et, pendant que la vieille Adèle continue à tricoter sous la lampe, Paul et Georgette, bientôt endormis, rêvent à leur tirelire et voient déjà le jardin du grand-père rempli de fleurs rares et de grands arbres aux fruits dorés.

III. — SURPRISE SUIVIE DE MENACES

Otto a encore trouvé le moyen de mettre dans un sac quelques ustensiles dérobés à la cuisine, tout en dévorant gloutonnement une cuisse du poulet froid qu'il a déniché dans le garde-manger. Puis il range son sac, donne un coup de brosse à son uniforme, se redresse comme à la parade, et vient frapper à la porte du major Biddig qui s'était retiré dans sa chambre où il fumait son cigare en se confectionnant un formidable grog.

« Entrez ! » crie le major.

Puis, après avoir dévisagé son ordonnance qui se tient au port d'arme, raide comme un piquet, il lui demande de sa voix rageuse :

« Qu'est-ce que tu veux encore ? C'est l'heure d'aller te coucher et de me laisser tranquille. »

Alors cette grosse brute d'Otto, qui paraissait ne savoir dire que « merzi », explique en excellent français :

« Si je me suis permis de vous déranger, c'est que j'ai à vous apprendre une nouvelle du plus haut intérêt ! »

C'est que, sur l'ordre de son chef, Otto s'était bien gardé de dire qu'il savait le français. Il avait même exagéré son air bête et ses attitudes de lourdaud. Et il avait ainsi, depuis longtemps, pu écouter tout ce qui se racontait autour de lui dans la famille sans méfiance et qui s'amusait du sempiternel « merzi » que l-

gros Prussien murmurait à tout propos comme le seul mot français ayant pu lui pénétrer dans la cervelle. Et Otto ne se contentait pas de surprendre au passage les conversations qu'on n'interrompait pas pour lui. Il ne se gênait pas pour écouter aux portes.

En apprenant que son ordonnance a du nouveau à lui raconter, le major Biddig a rajusté ses lunettes d'or sur son petit nez pointu et il demande :

« De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit d'argent.

— Une forte somme ?

— Exactement cinq cent soixante-cinq francs.

— Diable ! déclare le major Biddig en se redressant, cela devient intéressant.

« Et où est-il cet argent ?

— Dans la cheminée de la salle à manger, il n'y a qu'à le prendre. »

Et Otto explique avec force détails comment il a surpris la confidence des deux enfants à propos de leur tirelire. Il montre même le bout de papier sur lequel Paul a additionné les sommes économisées depuis plus de trois ans.

Du coup, le major Biddig s'est levé et il se tortille dans son grand uniforme tout en se frottant les mains :

« Ah ! s'écrie-t-il de sa voix de crécelle, le vieux bonhomme Leurnier a voulu se moquer de moi. A l'entendre, il n'avait plus un sou. Il n'avait même pas de quoi manger. Et il a plus de cinq cents francs de cachés dans sa cheminée... Eh bien ! l'on va rire ! Je l'ai averti qu'il lui en cuirait si mes hommes trouvaient de l'argent chez lui avant qu'il ne me l'ait apporté.

« Demain, je vais m'offrir une belle scène de comédie, et même de drame, avant mon départ. Sans compter l'argent à emporter. Plus de cinq cents francs, c'est bon à prendre. »

Regardant alors d'un air moins rageur son ordonnance qui attend toujours au port d'armes, le major Biddig lui dit avec un geste de grand seigneur qui distribue une fortune :

« Otto, je suis content de toi. Pour ta peine, je te donnerai cinq francs : je me contenterai de cinq cent soixante francs. »

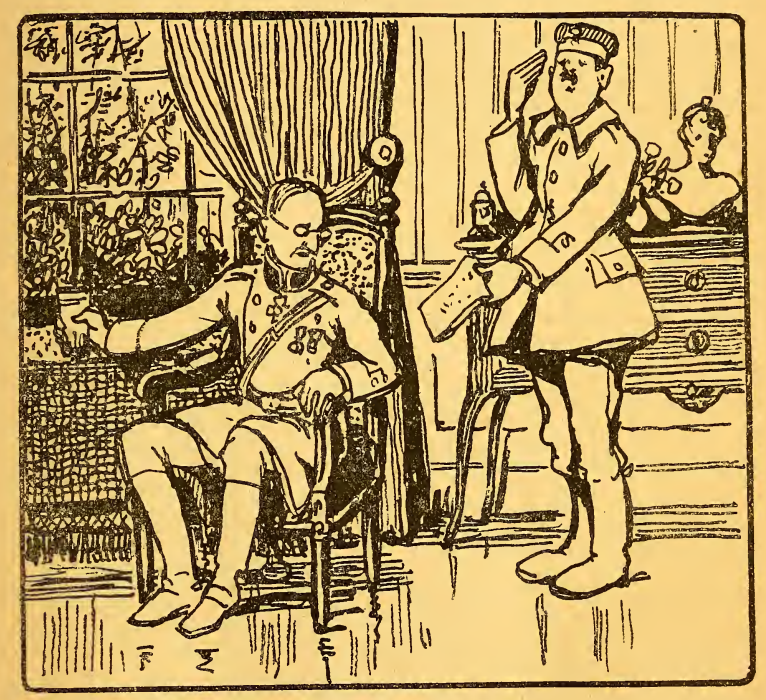
Puis, fronçant brusquement les sourcils, il demande :

« Es-tu bien sûr de l'endroit où est caché le magot ?

— Il n'y a pas d'erreur, répond Otto en écarquillant ses gros yeux. Il est entre trois grosses briques, à droite, à l'intérieur de la cheminée. J'ai bien suivi l'explication de la petite... Elle

ne se doutait pas, pendant qu'elle se moquait de moi et de mon air « bêta », que je ne perdais pas une de ses paroles, que pas un de ses gestes ne m'échappait.

« Elle a même ajouté que c'est demain qu'ils allaient retirer leur fameuse tirelire de sa cachette...



IL MONTRE LE PAPIER SUR LEQUEL PAUL A ADDITIONNÉ SES ÉCONOMIES

— Diable ! interrompt le major en sursautant, il s'agit d'arriver les premiers.

— Oh ! Soyez tranquille, explique Otto. Ils se garderont bien de dénicher leur magot avant notre départ. »

Après avoir réfléchi quelques instants, le major Biddig décide sur un ton de commandement :

« Pour demain matin, voici les ordres : Aussitôt la famille

réunie dans la salle à manger pour le petit déjeuner, tu me préviendras. Et tu auras soin que quatre soldats armés se trouvent à la porte de la maison... Je fixerai ensuite l'heure du départ. »

Et, tout en se frottant les mains, l'officier prussien ne cesse de répéter :

« Demain l'on va rire... J'apprendrai à ce vieux père Leurnier à faire le malin et le cachottier. »

Puis, congédiant Otto, il lui répète :

« Ainsi, c'est bien entendu... Demain matin, au petit déjeuner, aussitôt la famille descendue, tu accours me chercher... Ah ! j'ai idée que je passerai là un bon moment ! »

Le lendemain matin, Paul et Georgette venaient à peine de descendre avec leur mère dans la salle à manger et embrassaient leur grand-père pendant que la vieille Adèle apportait le café sur la table quand la porte s'ouvre violemment et le major Biddig fait son apparition heurtant les meubles de son grand sabre.

Derrière l'officier prussien Otto roule des gros yeux curieux, et, par la fenêtre, on aperçoit des soldats armés qui semblent monter la garde.

« Vous voilà sur votre départ, dit M. Leurnier au major, non sans une pointe d'ironie.

— Pas encore tout de suite, répond le major Biddig de sa voix méchante. J'ai, auparavant, une petite affaire à régler, vous savez bien, cette dernière contribution que nous levons avant de quitter le village.

— Je croyais vous avoir averti, déclare M. Leurnier, très calme, qu'il n'y avait plus d'argent dans le pays. En tout cas il n'y a pas un sou ici, vous le savez bien.

— En êtes-vous bien sûr ? interroge l'officier en redressant son petit nez pointu et en assujettissant ses lunettes d'or d'un air rageur.

— Evidemment ! se contente de répondre M. Leurnier en haussant les épaules.

— Vous n'avez pas oublié, insiste le major Biddig, mes paroles d'hier. Je vous ai averti qu'il vous en cuirait si mes hommes trouvaient de l'argent chez vous avant que vous ne l'ayez apporté.

— Croyez-moi, dit M. Leurnier en hochant la tête, vous faites fausse route en essayant de m'intimider. Et toute votre mise en scène est aussi exagérée qu'inutile. Je me suis expliqué une fois pour toutes sur ce sujet. Libre à vous de ne pas me



LE MAJOR BIDDIG FAIT SON APPARITION

croire et de jouer une comédie dont je ne suis pas dupe. Vous perdez votre temps.

— C'est ce que nous allons voir, monsieur ! s'écrie le major Biddig d'une voix furieuse. »

Se tournant alors vers son ordonnance, il lui dit :

« Allons, déniche le magot. »

Et, avec un sourire rusé, il ajoute :

« C'est bien ainsi qu'on nomme l'argent caché. Cela s'appelle aussi, je crois, « la grenouille ».

Cependant Otto s'est avancé vers la cheminée :

Tu te rappelles bien l'endroit ? demande l'officier.

— Oh ! parfaitement, dit Otto, c'est à l'intérieur de la cheminée, à droite. entre trois grosses briques. »

Se tournant vers Georgette, il ajoute avec un gros rire :

« J'ai fort bien entendu les explications qu'a données hier mademoiselle, et je les ai admirablement comprises. »

En entendant le gros Prussien s'exprimer en français avec une telle facilité, Georgette et Paul demeurent tout interdits pendant que leur mère a pâli.

Seul M. Leurnier qui ignore la cachette de la tirelire, continue à ne rien comprendre à la scène et garde tout son calme.

Il se contente de dire à Otto avec un souverain mépris :

« Je vous félicite sur vos talents de dissimulation. N'est pas espion qui veut, traître non plus...

— Taisez-vous ! interrompt brutalement le major en marchant sur M. Leurnier. Et gardez tout votre esprit pour vous défendre tout à l'heure, vous en aurez besoin. »

Déjà Otto ayant saisi un marteau commence à cogner sur les briques à l'intérieur de la cheminée. Et, au son, il ne tarde pas à découvrir l'endroit précis de la cachette.

Paul, tout interdit, s'est rapproché de sa mère qui attend, anxieuse et tremblante, et Georgette, comprenant que les Prussiens vont prendre sa tirelire, s'est mise à pleurer à chaudes larmes.

Seule la vieille Adèle ne se trouble pas. Elle murmure des menaces à l'adresse de cet hypocrite d'Otto qui les a si bien trompés et elle jette au major Biddig des regards où il y a plus de malice encore que de colère.

« Je tiens le magot ! s'écrie tout à coup Otto d'une grosse voix joyeuse.

— Vous entendez, dit le major Biddig en adressant à

M. Leurnier un geste menaçant, nous avons mis la main sur « la grenouille. »

— Je ne saisis pas vos plaisanteries, et je ne comprends rien à tout ceci », déclare M. Leurnier en haussant les épaules.

Grimaçant un sourire le major Biddig fait signe à Otto de mettre sur la table le trésor.

Et il se frotte les mains en escomptant la vue des pièces d'ar-



UN OBJET BIZARRE S'EST MIS A SAUTER HORS DU POT

gent et même de pièces d'or, car c'est une somme que cinq cent soixante-cinq francs.

Paul et Georgette regardent de tous leurs yeux, et leur attitude exprime la plus profonde stupéfaction

C'est que ce n'est pas du tout leur tirelire que le gros Prussien vient de poser sur la table.

Et pourtant il avait bien trouvé la cachette.

L'objet qu'il en a extrait est une sorte de pot de confiture, couvert d'un gros papier et solidement ficelé.

« Défais la ficelle », ordonne le major Biddig.

Et, pour voir de plus près les pièces d'or et d'argent, le major, ajustant ses lunettes sur son petit nez pointu, se penche avec curiosité au-dessus du pot.

Otto vient d'enlever le couvercle.

Et un objet bizarre s'est mis à sauter hors du pot, en plein sur le nez du major dont les lunettes dégringolent.

Cet objet bizarre n'est autre qu'une grenouille, une de ces petites grenouilles comme on en rencontre au bord des prés.

Le diable sortant d'une boîte n'eût pas plus effrayé le major qui pousse un cri suivi de jurons furieux.

Quant à Otto, il ne cesse de répéter en levant les yeux au ciel :

« Une grenouille ! C'est une grenouille !

— C'est bien la « grenouille » que vous m'annonciez », constate M. Leurnier de sa voix tranquille et avec un sourire plein d'ironie.

L'effet de cette grenouille atteignant le nez pointu du major et en faisant dégringoler les lunettes avait été si inattendu et surtout si comique et si drôle que Georgette, subitement consolée, s'est mise à rire aux éclats. Paul aussi partage la joie de sa petite sœur. Et tous deux s'amusent bruyamment comme s'ils assistaient à quelque scène de guignol.

Les yeux de la vieille Adèle pétillent de malice et de contentement..

Seule, la mère de Paul et de Georgette est restée pâle et soucieuse. C'est qu'elle n'a cessé de regarder l'officier prussien et qu'elle devine à sa colère et à sa rage qu'il va vouloir se venger de la cruelle déception qu'il vient d'éprouver, surtout qu'il a dû avoir la sensation d'être souverainement ridicule.

En effet, le major Biddig, après avoir remis ses lunettes, s'est redressé, et c'est d'une voix furibonde qu'il s'écrie :

« Je ne veux plus entendre parler, ni rire... La plaisanterie a assez duré... Elle est de celles qui pourraient — coûter cher ! »

Se tournant vers Otto et lui envoyant son grand sabre dans les jambes, l'officier lui dit :

« Toi, tu es le dernier des imbéciles. Tu t'es laissé berner...

— Pardon ! proteste Otto en saluant respectueusement, on ne m'a rien dit. J'ai écouté derrière la porte et je suis certain qu'il s'agissait d'une tirelire avec cinq cent soixante-cinq francs dedans...

— C'est bien, décide le major en l'interrompant d'un geste cassant. Je sais ce qu'il me reste à faire. »

S'adressant alors à M. Leurnier, il lui dit :

« C'est bien simple. Nous quittons le village à trois heures... Si, à trois heures moins cinq, je n'ai pas les cinq cents francs, ma vengeance sera soignée, vous pouvez vous en rapporter à moi. »



ELLE S'ASSURAIT QUE LES PRUSSIENS NE LA SUIVAIENT PAS

Comme M. Leurnier ne savait que répondre et que Paul et Georgette n'osaient pas intervenir, la vieille Adèle s'avance d'un air décidé vers le major, le regarde bien en face et lui dit :

« A trois heures moins cinq vous aurez vos cinq cents francs.

— Ah ! Ah ! s'écrie le major Biddig, voilà qu'on se décide à parler sérieusement. Et l'on va tout savoir. Il y avait donc bien de l'argent caché ici ? »

Sans se déconcerter la vieille servante réplique :

« Je ne connais pas d'argent caché. Mais je sais où en trouver. A deux lieues d'ici, il y a de braves gens qui me prêteront les cinq cents francs que vous réclamez. Il n'est que neuf heures du matin. J'ai le temps de faire la course d'ici trois heures. J'ai encore de bonnes jambes pour mes soixante-dix ans. »

Comme Otto faisait un signe à l'officier, la vieille Adèle s'écrie :

« Pas la peine de jouer au plus fin avec moi. Vous croyez pouvoir me suivre pour voir où j'irai. Eh bien ! ça, non ! »

Et, s'adressant avec énergie au major, elle l'avertit :

« Si je m'aperçois que vous me faites suivre, je ne vais pas plus loin et vous pouvez vous fouiller pour vos cinq cents francs. »

Le major Biddig est un homme pratique.

Il se dit que le mieux est de laisser la vieille aller chercher tranquillement l'argent, ce sera toujours autant de pris.

Et il pense sournoisement que cela ne l'empêchera nullement de se venger si la fantaisie lui en prend.

Il ordonne donc à Otto :

« Qu'on laisse aller la vieille où elle voudra.

— Soyez tranquille, dit alors Adèle à son maître, je serai de retour avant trois heures et je ne reviendrai pas les mains vides. »

Puis, embrassant Paul et Georgette, elle leur glisse à l'oreille :

« Surtout, plus un mot de la tirelire, à personne... Et n'ayez pas peur... Tout va bien s'arranger. »

Un quart d'heure après la vieille Adèle quittait le village d'un pas alerte. Elle prenait la route, s'assurait à plusieurs reprises que les Prussiens ne la suivaient pas. Puis, s'enfonçant dans le bois qui commençait à la sortie du village, elle s'élançait dans un chemin de traverse tout en marmottant :

« J'ai six heures devant moi, c'est plus qu'il ne faut pour me débrouiller et réussir. »

Et la brave servante fait entendre un petit rire moqueur qui, s'il l'avait entendu, n'aurait certes pas rassuré le major Biddig.

Dans la salle à manger des Leurnier le major Biddig se promène à grands pas, heurtant les meubles de son sabre et donnant libre cours à sa colère qui n'est pas jouée. Il n'y a qu'à voir la figure ahurie et craintive du gros Otto qui s'est remis au port d'armes :

« Ah ! l'on se moque de moi, ici ! s'écrie le major en s'arrêtant devant M. Leurnier qui semble dédaigner cette fureur

un peu ridicule. On me cache l'argent et l'on s'offre des poulets à dîner... Car vous avez mangé un poulet hier soir ?

— Votre ordonnance Otto en a même goûté un morceau, fait remarquer M. Leurnier en souriant. Quant à ce poulet, je vous avouerai que je ne l'attendais pas à ma table. C'est cette brave Adèle...

— Naturellement ! interrompt le major Biddig en ricanant, c'est encore votre fidèle servante. En voilà une qui a bon dos ! Elle découvre les trésors et cache les poulets. C'est vraiment une domestique bien précieuse. Et ce serait dommage qu'elle ne revînt pas tantôt à trois heures... Ce serait d'autant plus dommage, insiste l'officier avec un méchant rire, que je serais alors obligé de prendre à votre égard, et à l'égard de votre petite famille, quelques mesures de représailles...

— Je ne comprends pas, interrompt M. Leurnier subitement inquiet.

— Je vais vous mettre les points sur les *i*. A trois heures, c'est le dernier délai que je puisse vous accorder pour avoir mon argent. J'ai des ordres précis pour le départ de mes hommes et je me mets déjà en retard. Si donc, à trois heures, je n'ai pas mes cinq cents francs, je compte les récupérer en journées de travail que vous exécuterez, vous et votre famille. C'est dire que vous seriez du voyage. Vous pouvez même déjà préparer vos paquets, ce serait plus prudent.

— Vous ne ferez pas cela ! proteste M. Leurnier avec indignation. Emmenez-moi si vous y tenez, mais pas mes petits-enfants, ni leur mère.

— J'emmène tout le monde si je n'ai pas l'argent promis, décide impitoyablement le major Biddig. Vous êtes avertis. Assez causé comme cela. »

S'adressant à Otto, l'officier ajoute :

« Donne des ordres pour que l'on surveille de près ces gens-là et qu'on ne les laisse pas ensemble pour comploter. Qu'on mette le grand-père dans une pièce, la mère et les enfants dans l'autre. Et que tout le monde soit réuni ici à trois heures moins le quart, les paquets ficelés, prêt à partir... Si, comme je le présume, la vieille servante ne revient pas, ou revient bredouille, à trois heures tapant, on se met en route. Avertis les hommes qui sont restés dans le village. »

Et le major Biddig sort avec fracas pendant que son ordonnance s'empresse de faire exécuter ses instructions.

M. Leurnier est brutalement séparé de sa belle-fille et de

ses petits-enfants sans même avoir pu leur adresser une parole.

Paul et Georgette demeurent tout tremblants et n'osent plus échanger leurs craintes, ni leurs impressions, maintenant qu'ils savent que ce gros bêta d'Otto comprend si bien le français !

Cinq minutes après, Otto entrait dans la chambre de son officier pour le prévenir que la consigne était transmise et que tout serait prêt pour le départ, à trois heures.

Puis l'ordonnance ajoute en prenant un air malin :

« Maintenant on pourrait peut-être essayer de rattraper la vieille servante. On a vu de quel côté elle était sortie du village...

— Encore une fois, espèce d'imbécile, je défends que l'on suive cette vieille entêtée...

— C'est que l'on saurait ainsi où elle va chercher de l'argent...

— Je le saurai autrement, triple brute ! Que j'aie d'abord l'argent. Après, daigne expliquer le major avec un sourire satisfait, tu peux t'en rapporter à moi pour interroger la vieille. Je la menacerai d'emmener son maître et les petits enfants en Allemagne pour les faire travailler, si elle ne répond pas franchement à mes questions. Et elle dira tout, je suis bien tranquille. »

IV. — BAIONNETTE AU CANON !

Les heures qui suivirent furent particulièrement pénibles à passer pour la famille Leurnier. Le grand-père, enfermé tout seul dans son bureau, attendait stoïquement les événements.

Courageuse et résignée, la maman s'occupait de préparer les paquets. Au moins, si l'officier prussien persistait dans sa cruelle intention d'emmener la famille, la jeune mère essaierait, en redoublant de prévenances et d'attentions, d'atténuer pour le grand-père et les enfants les ennuis et les privations d'un tel voyage.

Quant à Paul et Georgette, on les avait laissés dans la salle à manger, en leur recommandant de ne pas faire de bruit. Et ils avaient leur petit nez collé aux carreaux. Ils regardaient les soldats prussiens qui, le fusil sur l'épaule, montaient la garde devant la maison, et, surtout, ils cherchaient à découvrir au loin la silhouette si connue de la vieille Adèle.

« Ce que je ne comprends pas, dit Paul en hochant la tête, c'est pourquoi dans notre cachette, au lieu de la tirelire, il y avait un pot avec une grenouille dedans...

— Et qui a joliment bien sauté au nez du major, renversant ses lunettes ! interrompt Georgette qui ne peut s'empêcher de rire au souvenir de la tête ahurie de l'officier prussien.

— Ce qui est moins drôle, déclare Paul, c'est que le major est furieux et a dit qu'il allait se venger. Nous avons peut-être



LA MAMAN S'OCCUPAIT DE PRÉPARER LES PAQUETS

tort de ne pas lui avouer que nous avions caché une tirelire...

— Ça n'avancerait à rien, interrompt vivement Georgette, puisque la tirelire n'y était plus. Et puis, tu te rappelles qu'en nous embrassant avant de partir, Adèle nous a bien recommandé de ne pas dire un mot de la tirelire, à personne. Du reste, elle a promis d'être là avant trois heures.

— Tu as raison, reconnaît Paul, attendons Adèle. »

Et les deux enfants se remettent à la fenêtre regardant avec anxiété « s'ils ne voient rien venir ! »

A trois heures moins le quart, la vieille servante n'était toujours pas de retour.

Et, tout à coup, un branle-bas se fait entendre dans la maison. C'est le major Biddig qui vient de descendre dans la salle à manger, accompagné de son ordonnance Otto, pendant que les Prussiens, le fusil sur l'épaule, se rapprochent des fenêtres.

Selon les instructions données, la famille est réunie. Le grand-père, la tête haute et ne voulant pas laisser deviner son angoisse, jette autour de lui des regards assurés. La maman, un peu pâle, a encore la force de sourire pour rassurer les siens.

Paul et Georgette se font tout petits. Et ils ne quittent pas des yeux l'officier prussien qui va et vient comme une bête féroce en cage.

Tout à coup le major Biddig s'assied devant la table, place sa montre devant lui et constate en ricanant :

« Il est trois heures moins dix... Je savais bien que cette vieille toquée se moquait de nous. Si elle n'est pas là dans cinq minutes, nous filons. »

Et, s'adressant avec un air méchant à M. Leurnier, il ajoute :

« Naturellement, vous êtes des nôtres avec votre famille... Il y a même un fourgon à votre disposition. »

Les cinq minutes allaient passer bien vite !

Se tournant alors vers son ordonnance, l'officier interroge de sa voix cassante :

« Tout est bien prêt ?

— Parfaitement, répond Otto en saluant. Et les hommes sont déjà partis. Il ne reste que l'arrière-garde, comme c'était convenu.

— Et les fourgons ?

— Ils sont rangés sur la place. »

Jetant un dernier coup d'œil à sa montre avant de la mettre dans sa poche, le major décide :

« Trois heures moins trois minutes. Nous sommes déjà en retard de deux minutes. En route !

— Laissez-nous au moins ici ! supplie la mère. Nous vous serions plutôt un embarras avec deux jeunes enfants...

— Merci de votre prévoyance, ricane le major, mais ne craignez rien. Les civils que nous emmenons ne nous gênent pas beaucoup. »

Comme Paul et Georgette commençaient à pleurer en com-



UN GRAND DIABLE DE SERGENT FRANÇAIS SE PRÉCIPITA DANS LA SALLE A MANGER

prenant que les Prussiens allaient les emmener, le major Biddig s'écrie avec un geste agacé :

« Et puis, en voilà assez ! Je n'ai déjà perdu que trop de temps ici. Encore une fois, en route ! »

Et, se tournant vers la porte, il lance des ordres en allemand. Les hommes n'exécutent sans doute pas ses instructions assez vite, car il crie à Otto d'une voix rageuse :

« Vois donc ce que font ces imbéciles ! Et prends-en quatre avec toi pour encadrer ces gens-là. »

Et il montre, en redressant son petit nez pointu, la famille Leurnier :

« Et surtout, insiste-t-il, qu'on ne les perde pas de vue et qu'on les accompagne baïonnette au canon... Tu entends bien, la baïonnette au canon ! »

— Baïonnette au canon, voilà ! crie une voix joyeuse. »

Et un grand diable de sergent français se précipite dans la salle à manger, suivi d'un petit soldat qui fredonne un gai refrain.

Tous deux sont prêts à croiser la baïonnette.

« Kamarad ! s'écrie Otto en roulant des yeux ahuris et en levant ses grands bras le plus haut qu'il peut.

— Garde ce gros ours, recommande le sergent au petit soldat en lui montrant Otto. Moi, je vais mettre ce petit singe à l'attache. »

Et, saisissant le sabre du major, le sergent lui dit en riant :

« Tu risques de te faire mal avec un outil comme ça. Allons, oust, bas les pattes !...

— Je suis officier, déclare le major Biddig d'un ton rageur, et je me constitue prisonnier. Mais j'entends qu'on respecte ma personne.

Et, comme l'officier prussien regarde avec anxiété par la fenêtre, le sergent ajoute :

« Pas la peine de t'écarquiller les yeux derrière tes lunettes à chercher tes hommes, blague le sergent. On a m la main dessus... Et sur les fourgons aussi. »

Alors on voit entrer dans la salle à manger la vieille servante Adèle, un peu essoufflée, mais toute souriante, et les yeux pétillant de malice.

Elle dit au major Biddig qui fait triste figure entre les deux soldats français :

« Excusez-moi, je suis en retard de cinq minutes. Nous avons perdu du temps à ficeler vos factionnaires... Pour les cinq cents francs, j'ai réfléchi. Comme ça m'était plus facile de trouver des soldats français que de l'argent, j'ai ramené des soldats. »

Comme le major Biddig se détourne pour cacher sa rage, la vieille Adèle ne s'en occupe plus et s'approche de son maître :

« C'est bien la première fois que je ne suis pas tout à fait à l'heure, dit-elle en hochant la tête, mais j'ai dû faire du chemin à travers bois. Les petits postes français étaient plus loin que je ne croyais...



BIENTOT LA VIEILLE ADÈLE REVENAIT

S'adressant alors aux deux soldats français qui assistent en souriant à cette petite fête de famille, la servante leur dit :

« Débarrassez-vous donc de vos deux caricatures, l'ours et le polichinelle, et conduisez-les avec les autres prisonniers. Puis vous reviendrez dans un quart d'heure. Je vais vous préparer, pour vous et vos hommes, une bonne collation. Vous l'avez bien gagnée. »

Comme M. Leurnier paraît surpris de cette promesse, dans

une maison où toutes les provisions ont été pillées et volées, la vieille Adèle dit à son maître :

« Rassurez-vous, les Prussiens n'ont pas tout pris. Ils n'ont rien vu, malgré les lunettes de leur major. Il y a encore des bouteilles enterrées, et des provisions cachées, comme le poulet d'hier. »

Bientôt la vieille Adèle revenait toute radieuse trouver son maître et elle posait devant lui, sur la table, d'un geste triomphal, la tirelire, la vraie tirelire contenant les cinq cent soixante-cinq francs.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda M. Leurnier tout interloqué.

— Ça, répond Adèle, ce sont les économies de vos petits enfants...

— C'est pour refaire ton jardin, dit Paul.

— Et pour acheter des arbres, s'écrie Georgette.

— C'était leur tirelire des vacances, pour envoyer des enfants pauvres à la mer, ou à la montagne, explique la maman.

— Et comme tu n'as plus d'argent, grand-père, déclare Paul, nous sommes trop contents de pouvoir t'en donner.

— Chacun la moitié, précise fièrement Georgette.

— Mais alors, demande M. Leurnier, c'était donc la fameuse tirelire qui devait se trouver dans la cachette...

— Et qui n'y était plus, interrompt la vieille Adèle, parce que je savais qu'Otto, hier soir, avait surpris le secret, et que j'avais remplacé le magot par un petit pot contenant une grenouille. J'étais trop contente de faire une bonne farce à ce vieux polichinelle de major... Et j'ai profité du temps qu'il a perdu ici pour le faire prendre. Ce n'est pas nous qui irons en Allemagne, c'est lui qui restera prisonnier en France. »

Cependant Paul a cassé la tirelire et il compte l'argent devant M. Leurnier qui, très ému, embrasse ses petits enfants et leur dit :

« Je n'accepte, pour mon jardin, qu'un peu de cet argent. La plus grosse somme doit être réservée à ceux à qui vous la destiniez. Il y a tant de pauvres enfants qui, après les misères et les privations de cette terrible guerre, auront besoin de se reposer au grand air et de reprendre des forces à la mer ou à la montagne.

— C'est vrai, approuve Paul, tout songeur.

— Justement, ajoute Georgette, il nous reste une tirelire vide, nous allons-nous dépêcher de la remplir et de refaire notre « Tirelire des Vacances ».

FIN

Paris. — Imprimerie LAROUSSE (S.).

